

N° 51 -- 10 OCTOBRE 1929

CINÉMONDE

RENÉE
HÉRIBEL

l'héroïne de
L'INCONNUE

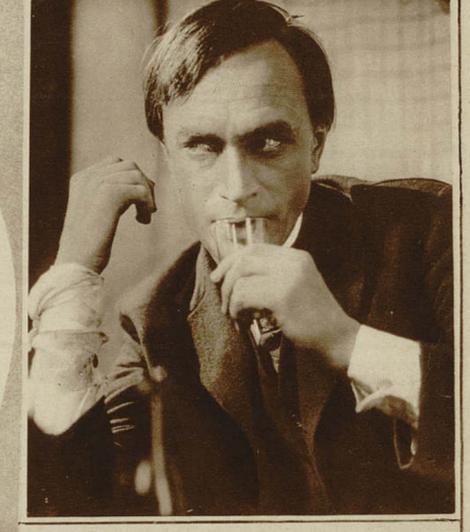
EDITION
APOLLON-FILM



1 fr
25

CINÉMONDE
PARAIT LE
JEUDI

Directeurs :
GASTON THIERRY & NATH IMBERT



CINÉMONDE ACTUALITÉS

En haut, à gauche : La revue et l'opérette filmées triomphent en Amérique... Dans *Road Show*, Charles King et Bessie Love chantent un duo qui obtient un grand succès. Bessie Love s'est révélée très bonne chanteuse et depuis *Broadway Melody*, elle est classée comme la grande vedette du film parlant.

● A droite, de haut en bas : Au meeting de Côme, les couleurs du Yacht Moteur Club de France, présidé par M. René Schœller, ont triomphé grâce à *Yzmaon-III*, à M. Jolla, et à *Pah-Sih-Fou-II*, à M. Sigrand. Et les opérateurs des actualités cinématographiques ont dû tourner... à toute vitesse !... ● Une expression de Conrad Veidt, dans son premier film parlant : *La Fiancée 68*. ● Au cours d'une prise de vues de *The City of Play*, on voit, de gauche à droite, le metteur en scène Denison Clift, Pat Aherne, Chilli Bouchier et Baynham Henri au microphone. Les Anglais travaillent avec d'autant plus d'acharnement que les « talkies » obtiennent à Londres un succès formidable. ● En bas, à gauche : Dans une scène de *La Nuit est à nous*, le premier film sonore français réalisé à Berlin, Henry Roussell, Marie Bell et May Vincent attendent anxieusement l'arrivée d'une course.



Vérités bonnes à dire...

Faites des Films!

C'ÉTAIT au lendemain de la guerre, cette guerre dont il ne faut plus parler en France, à moins qu'un étranger en ait écrit; et nous étions quelques jeunes (des moins de quarante!), pauvres d'argent, riches d'espoir, qui voulions sauver le théâtre. Il fallait, pendant l'âge d'or, celui où chaque scène avait un directeur reconnu.

Au cours d'un petit meeting dans la salle de feu l'Imperial, nous prenions même des résolutions courageuses, quand tout à coup une voix privée d'aménité retentit : « Faites des pièces, ça vaudra mieux. » Nous nous retournâmes : c'était Antoine qui parlait, Antoine, le bourru bienfaisant; Antoine, le réalisateur de génie; Antoine, que je n'appris à aimer que plus tard et qui nous aveuglait brusquement de vérité.

disions-nous, l'encourager et le protéger : c'était pourtant l'âge d'or, celui où chaque scène avait un directeur reconnu.

Au cours d'un petit meeting dans la salle de feu l'Imperial, nous prenions même des résolutions courageuses, quand tout à coup une voix privée d'aménité retentit : « Faites des pièces, ça vaudra mieux. » Nous nous retournâmes : c'était Antoine qui parlait, Antoine, le bourru bienfaisant; Antoine, le réalisateur de génie; Antoine, que je n'appris à aimer que plus tard et qui nous aveuglait brusquement de vérité.

En cette minute, où nous aspirons d'un même élan au sauvetage de l'Écran qui demain fera les Rois, les Vainqueurs et les Suprématises de races, cette parole de raison me hantera : « Faites des films ! Faites des films ! »

Les hommes de notre âge, qui ont vu tout ce qu'on pouvait voir, qui ont pu tirer des événements toutes les leçons possibles, qui ont noté au passage toutes les crises et tous les bouleversements, se méfient essentiellement des interminables palabres au bout desquelles il n'y a rien. Ils s'angoissent des minutes perdues et, devant la poussée parfois insolente des races anglo-saxonnes, ne peuvent plus s'empêcher de jouer les Catons.

La parole n'est-elle pas d'hier, qu'un grand Américain prononçait : « Le cinéma parlant obligera le monde — vous compris — à savoir l'anglais. »

Attention ! il y a trop de vérité dans cette affirmation pour que nous ne nous préoccupions point des servitudes auxquelles nous conduirait notre défaite sur l'écran.

L'heure n'est plus aux discussions : il faut travailler. Déjà, quelques timides réalisations sont annoncées; on nous promet de petites choses tournées avec de petits moyens et de grandes incertitudes.

On se hâte lentement vers des équipements sonores de studios et de salles, vers des études sur les procédés nouveaux de synchronisation, vers des consortiums puissants d'édition et, pendant ce temps, l'Amérique, poussée par son démon d'organisation dans le progrès, nous envahit définitivement.

Le film parlant, qui pouvait être une protection naturelle de l'écran français, s'est trouvé soudainement domaine américain et dans des quartiers populaires on a pu « créer » des talkies en langue anglaise sans que les spectateurs protestent. C'est comme un prolongement naturel du music-hall, où l'accent français est peu coté.

Or, nous sommes au pays où, bien avant 1914, Gaumont donnait au Gaumont-Palace des films parlants toutes les semaines. On ne peut pas dire que nous sommes en progrès.

Faut-il, comme au début de la guerre, imiter notre état-major, qui cachait soigneusement la vérité, de peur de briser le moral de la nation, ou bien faut-il clamer cette vérité, pour qu'en un sursaut d'énergie les cinéphiles replacent notre production au premier rang.

Les deux méthodes ont leur supériorité successivement.

Nous venons de dormir : demain, réveil. C'est ce réveil tant espéré que nous sonnons. Certes, le problème n'est pas facile à résoudre et les objections abondent qui s'opposent à l'action.

- 1° Pénurie des studios sonores.
- 2° Pénurie des salles sonores.
- 3° Multiplicité affolante des procédés de sonorisation et de synchronisation.
- 4° Hésitation devant ces divers procédés d'un rendement à peu près équivalent.
- 5° Emploi d'une, de deux ou de trois langues, dans les prochains films.
- 6° Quelle technique adopter pour la composition des prochaines bandes françaises: faut-il copier la manière des Américains, qui ne nous achètent rien, ou créer une manière française, comme il y a une manière allemande et une manière suédoise?
- 7° Quel personnel employer? Celui du théâtre, dont la phogénie est discutable, ou celui du cinéma, dont la phogénie est insuffisante?

Vraiment, non vraiment, la question n'est pas simple, mais c'est une raison de plus pour agir vite et bien. Car chaque minute de retard nous apporte sa nouvelle mauvaise surprise : ne venons-nous point d'apprendre que, subrepticement, l'Amérique, par des traités signés avec les grands éditeurs de musique, s'était emparée du répertoire des principaux compositeurs italiens et français?

Voilà qui devient particulièrement grave et nous oblige à un effort désespéré.

Les Allemands nous donnent un exemple parfait : ils cherchent, ils trouvent, ils découvrent des techniques nouvelles et seront bientôt en mesure de lutter partout à armes égales.

Allons à Berlin, si l'on le faut, regardons un instant nos voisins qui savent risquer et, sans les imiter dans leur production, inspirons-nous de leur effort et de leur courage. Un jour, nous serons peut-être obligés de lier notre action à la leur. Mais il faudrait une collaboration à égalité et nous n'obtiendrons cette position « au pair » que si nous travaillons tout de suite, intensément, avec un désir dynamique de progrès en tous sens.

De bons auteurs, de bons acteurs, de bons tourneurs-enregistreurs, mus et dirigés par des producteurs hardis, sachant bien ce qu'ils veulent, voilà le seul moyen, de remonter en moins de cinq ans au premier rang. Car il y a tout chez nous : talent, imagination, goût et science, il ne manque plus que la coordination et la volonté de réalisation.

José GERMAIN.

« Cinémond » en Amérique

Au moment où paraissent ces lignes, notre directeur, M. Gaston Thierry, qui est aussi chef des informations cinématographiques du grand quotidien *Paris-Midi*, vogue vers New-York. Il s'est embarqué, en effet, hier, au Havre à bord de l'*Ile-de-France*, en compagnie de cinq autres délégués de la haute presse parisienne, — respectivement du *Journal*, du *Petit Parisien*, d'*Excelsior*, de l'*Ami du Peuple* et de l'*Intransigeant* — pour étudier aux Etats-Unis l'évolution de l'industrie cinématographique. A New-York, la mission sera reçue par les dirigeants de la Paramount; M. Darbon, directeur de la Propagande de la Société Française des Films Paramount, accompagne d'ailleurs nos confrères dans leur voyage.

Les lecteurs de *Cinémond* profiteront naturellement dans la plus large mesure de la documentation que M. Gaston Thierry recueillera au pays fabuleux du cinématographe.

CE QUI SE FAIT

chez nous...

Robert Florey, qui vient de faire à Hollywood son éducation de metteur en scène et qui vient de réaliser à New-York toute une série de films parlants, est rentré en France et prépare la réalisation d'un film parlant d'après un scénario original de Pierre Wolf, intitulé : *La Vie est belle*.

Léonce Perret termine la mise en scène d'un film mi-sonore, mi-muet, d'après un roman de Huguette Garmier : *Quand nous étions deux*. La distribution de ce film comprend les noms d'Alice Roberte, de Suzy Pierson, de Maurice de Canonge et d'André Roanne. *Quand nous étions deux* est le 37^e film que met en scène Léonce Perret.

Angusto Génina, après avoir tourné au Jardin d'Acclimatation une des principales scènes de *Pris de Beauté*, poursuit, au studio de Joinville, la mise en scène des intérieurs de ce film. Rappelons que les principaux rôles sont tenus par Louise Brooks, Georges Charlia, André Nicole, Gaston Jacquet, Augusto Bandini et Jean Bradin.

A Bruay, dans le Nord, André Jaeger-Schmidt et Georges Benoit poursuivent activement la réalisation des extérieurs de *Fumes*, d'après un scénario de Henri Dupuy-Mazuel. De nombreuses scènes ont déjà été tournées dans les mines. L'interprétation comprend Mireille Séverin, Fernand Crommelynck, Laure Savidge, Minnie Brown, Simone Landeau, Jean Fay et Dartagnan.

Au studio du Film d'Art, Julien Duvivier met en scène plusieurs intérieurs de *Au Bonheur des Dames*, d'après Émile Zola. Le scénario est de Noël Renard et les décors de Christian Jaque. C'est Dita Parlo qui interprète le rôle principal. A ses côtés jouent Ginette Maddie, André Brabant, Germaine Rouer, Simone Bourdet, M^{lle} Barsac, Nadia Sibirskaia, Pierre de Guingand, Armand Bour, Fernand Mailly, Geo Donnio et Candé.

Lucien Mavrargues termine, avec la collaboration de Lyco Laghos, la mise en scène d'un film intitulé *Illusions*, dont les interprètes sont Marie Sertu, Pierre Batcheff, Esther Kiss et Gaston Jacquet.

Après avoir tourné au Havre d'importants extérieurs de son film sonore *Le Requin*, Henri Chomette tourne à Rouen plusieurs scènes de son film qui interprètent Albert Préjean, Daniel Mendaille, Edmond van Daele et Gina Manes.

Depuis quelques jours passe en exclusivité sur les boulevards un curieux documentaire réalisé par le professeur Ulehra, de l'Université Masaryk de Brno en Tchécoslovaquie. Ce film, intitulé *La Vie des Plantes*, montre la germination de diverses plantes et l'épanouissement de quelques fleurs. C'est un véritable chef-d'œuvre de prises de vues et de patience.

Bénito Perojo est actuellement en Espagne où il tourne les extérieurs de son film *La Bodéga* dont certains passages seront sonorisés. Les interprètes sont Gabriel Gabrio, Conchita Piquer, Enrique Rivero, Colette Darfeuil, Valentino Patera et Carrasco.

Jacques de Baroncelli prépare un nouveau film qui sera une adaptation du célèbre opéra-comique *L'Arlesienne*. Ce film sera mi-sonore, mi-muet.

Au château de Vez, Robert Péguy vient de réaliser un film de court métrage rappelant le passage de Jeanne d'Arc dans l'ancienne capitale du Valois. C'est Suzanne Delmas qui personnifiait la Pucelle d'Orléans.

Dans la brousse de Madagascar, Léon Poirier, secondé par toute une armée de techniciens et d'artistes indigènes, met en scène *Cain*, dont les principaux rôles sont tenus par Tommy Bourdelle et Rama Talé. En même temps, Léon Poirier vient de terminer un petit documentaire intitulé *Croquis Malgaches*.

... et chez les autres

A Sofia, on a aménagé les premiers studios bulgares. On y tourne les intérieurs de *Terre* avec comme ex-actes, des artistes du Théâtre National, dont M. et Mme Stoiçhet.

M. Tchirpanlieff tourne aux environs de Sofia avec MM. Kurt-chief, D. Kassaboff et Mile Prokopova.

M. Guendol réalise *Les Destinées de la Rue*.

Iva Wanya, l'artiste bulgare qui a joué avec Harry Ljedike, Iwan Mosjoukine, Alphonse Fryland, vient de passer ses vacances à Sofia.

Pourquoi en Bulgarie débaptise-t-on les films ? Pourquoi *Feu Mathias Pascal* devient-il *L'Amour d'un Bibliothécaire* ? Et *Le Mécano de la Générale*, comment se suis devenu Général ? Curieuses et condamnables pratiques !

La revue cinématographique *Nackato Kino* exhorte ses lecteurs à lire *Cinémond*. Nous remercions bien vivement notre aimable confrère qui nous décerne ainsi des compliments dont nous sommes confus. (Is. Lévy).

De Londres, nous apprenons que la Gaumont British, nouvelle manière, aussitôt que seront terminés les aménagements des grands studios de Shepherd's Bush, commencera la réalisation de la version dialoguée et sonore de la farce célèbre : *All's Baiton*, de M. A. Darlington. Cette production comprendra une très nombreuse interprétation et de grands moyens techniques seront mis en œuvre.

D'autre part, on réalisera une courte version parlante du *Portier de nuit*, adaptation d'un sketch fameux dans les music-halls de Londres.

Haute Trakion. — Le film de la Gaumont British a battu tous les records précédemment établis par les meilleurs films parlants. Il est à prévoir que ce film connaîtra un extraordinaire succès.

Allemagne. — La Eichberg-Film a conclu un accord avec la British International Pictures pour la réalisation de trois grands films cent pour cent parlants. Ces films seront tournés sous la direction de M. Richard Eichberger aux studios d'Elstree, près de Londres. Le premier de ces films portera pour titre : *Le Chemin de la Honte*. Le rôle principal sera confié à Anna May Wong, qui aura pour partenaire Franz Lederer.

Il y aura deux versions de ce film, une anglaise et une allemande.

Bruxelles. — Une nouvelle firme de production, au capital de trois millions de francs, vient de se constituer en Belgique, sous le titre de Société Anonyme Universel-Films. Les premiers films de cette nouvelle firme seront tournés en France, à Nice, vers le mois de décembre. Citons les premiers titres : *Le Dernier Year*, *Les Billets de la Vie* et *Le Gosse de Paris*. On verra probablement figurer dans ces films de nouvelles vedettes.



Amusante et inattendue rencontre du passé et du présent... Dans le parc de Versailles, Marcelle Jefferson-Cohn (comtesse de la Motte, du *Collier de la Reine*) quitte son carrosse attelé de quatre chevaux, pour sa moderne Rolls-Royce qui en contient soixante.

Madame Jefferson-Cohn

femme du monde et grande artiste de cinéma

PARMI les vedettes dont les noms seront révélés au public cette année, Mme Jefferson-Cohn tiendra certes le premier rang. Non pas que Mme Jefferson-Cohn fut une inconnue : sa réputation de cantatrice est mondiale, et l'on n'a pas oublié la savante interprétation qu'elle donna de *Thais*, non plus que ses autres créations à l'Opéra et à l'Opéra-Comique. Ses concerts sont très courus, mais jamais encore l'artiste ne s'était affrontée au cinéma.

Nous n'avons pas eu le privilège de voir le film qu'elle vient de tourner sous la direction de Gaston Ravel, mais des indiscretions nous ont appris que *Le Collier de la Reine* classera M^{me} Jefferson-Cohn au premier rang des étoiles internationales.

Je trouve M^{me} Jefferson-Cohn dans son somptueux hôtel, voisin du Bois.

Au dehors, la pluie fait rage, et l'on trouve une intimité de deux teintes, de soie et de velours... un poème de Baudelaire!

S'il me fallait faire le portrait de l'artiste, je serais fort en peine, car comment immobiliser la vie des yeux qui sont, l'on dirait, nuancés comme ces insaisissables paysages marins de Bretagne... Comment saisir tout ce tumulte de pensées qui affleure sur les traits d'un visage non point d'une beauté figée mais multiple... et puis la souplesse longue du corps! Et la voix, tour à tour riieuse comme une source qui roule des cailloux ou d'un timbre riche comme ces fleurs précieuses épanouies dans les serres

— Comment je suis venue au cinéma... Mais par hasard. J'aimais cet art, mais je n'osais m'y abandonner. Je pensais avec raison qu'il était aussi complexe que cette musique, qui est la base de mon existence; aussi subtil que la danse, harmonie des gestes, où l'on frôle le divin! Il a fallu cette mesentente de Ravel avec Pola Négri pour que j'osasse me livrer aux premiers essais.

MM. Aubert, Jourjon et le metteur en scène du *Collier de la Reine* se montrèrent si satisfaits que je me décidai à me livrer, plus morte que vive, au feu des sunlight.

Feu enchanteur. Je comprends maintenant pourquoi ceux qui le connaissent ne parviennent plus à s'en affranchir.

Mme Jefferson-Cohn, en s'animent, m'évoque ces prêtresses de l'Inde, vouées au feu, vestales de

la flamme, qui ne vivent que pour l'heure ou flambeau eurythmique, leur corps deviendra essence et pur esprit dans la purification de la lumière.

— J'aime le travail des studios, moins pour la gloire sans doute que pour lui-même.

Et je sais que ce n'est pas une déclaration feinte, moi, qui eus le rare privilège de voir M^{me} Jefferson-Cohn au sortir d'une maladie grave, jouer son rôle, la tête renversée pendant des heures, puis tomber en syncope à la fin de la journée. Il n'y avait personne pour la regarder... C'était donc bien pour sa conscience seule que l'artiste accomplissait cette prouesse imprudente.

Je lui dis que les lecteurs de *Cinémond* aimeraient connaître ses goûts, ce qu'elle a fait en vacances.

— J'ai joué *Manon Lescaut*, au Touquet. Et puis je suis allée me reposer à Arcachon, très loin du monde, que je n'aime pas... Et là, tour à tour prenant un bain, pilotant un voilier ou mon auto que j'aime comme une sœur docile...

— Sportive?

— Je pars de Paris à 11 heures du matin et j'arrive à 6 heures du soir à Arcachon.

— Mais c'est la course à la mort...

— Non, la fuite dans l'espace!... ce qui ne m'empêche pas d'aimer le repos, le calme, avec un livre de Gide, de Paul Morand ou d'Annunzio que je lis en italien...

— Polyglotte?

— Comme une Française : je sais l'italien, l'anglais et j'apprends l'allemand.

— Vos projets?

— Fidèle à mes habitudes, je veux, cette année, donner quelques récitals... Mais le cinéma, puisqu'il a bien voulu m'accepter dans sa ronde dorée, va de plus en plus m'absorber. On me demande de divers côtés en Allemagne, mais je ne ferai rien sans d'abord prendre conseil de Gaston Ravel, ce magicien qui m'a enchanté au monde cinématographique.

Je regarde et j'écoute M^{me} Jefferson-Cohn et je perçois tout à coup pourquoi il m'apparaît si complexe de faire son portrait : elle n'est pas comme tant d'autres étoiles d'une beauté impavide, à la photogénie idéale, mais dont on se lasse vite... M^{me} Jefferson-Cohn rayonne d'expression et d'intelligence, c'est une artiste dans la plus noble acception du terme.

Pierre Huez.

LES PREMIERS FILMS PARLANTS FRANÇAIS

Le Monde est à nous

Rosalie

CES bandes, tournées selon le procédé Gaumont-Petersen-Poulsen; sont offertes au public des faubourgs par une salle de Mémilmontant. Nous eûmes pour la première fois — officiellement — l'occasion de juger des qualités du G.-P.-P. lors du passage de *L'Eau du Nil* sur les boulevards.

Il nous a semblé que, techniquement, le procédé bénéficiait d'une sérieuse amélioration : les sons et les voix sont nets, aisément compréhensibles, à peine entachés par moments d'un peu de friture.

Mais, au point de vue de la reproduction des bruits, le procédé G.-P.-P. ne nous a pas paru inférieur aux systèmes américains, Vitaphone, Movietone et autres Phototone.

Seulement, les résultats que l'on en a tirés nous ont déçus.

N'insistons pas sur *Le Monde est à nous*, documentaire de voyages présenté par le chansonnier Mauricet.

Ce documentaire est déjà ancien, si l'on en juge par la qualité photographique et par la vieillesse de la technique.

Il a été pourvu d'une adaptation sonore synchronisée. Mais seules les scènes où paraît Mauricet peuvent compter comme « film parlant ». Elles ne sont pas mauvaises.

Rosalie, par contre, est un « talkie » 100 %, selon la nouvelle formule.

On connaît la comédie de M. Max Maurey qui inspira ce sketch.

Et l'on peut reprocher à M. Robert Beaudouin, le metteur en scène, d'avoir suivi trop ponctuellement le canevas théâtral.

En effet, son film manque d'inventions, de « gags » visuels : tout le sel est réfugié dans les dialogues : théâtre photographié. Impression, d'autant plus nette, que l'appareil de prise de vues reste bien fixe : à peine quelques timides tentatives de mobilité.

Mais dans ce renoncement à la technique, qui assurait l'indépendance et la puissance du cinéma, n'est pas encore l'écueil le plus dangereux.

Il résiste, je crois, en cet asservissement aux règles les plus funestes du théâtre.

Ce qui rend cet art à peu près insupportable aux hommes de vingt à trente ans, en ce moment, c'est l'odieuse aridité des conversations et des dialogues.

Dans la vie, comme le notait judicieusement Jean Fayard, l'autre jour, on ne déclame pas... On dit... Au revoir!... Bon!... Ça va!... On se houpille, on coupe en leur plein les phrases de l'interlocuteur.

Ces personnages qui écoutent attentivement la tirade du partenaire, en attendant de placer la leur, agacent, énervent.

Si l'on veut que le cinéma parlant se développe et conserve quelque personnalité, il faut au plus vite l'épurer de ces déchets théâtraux.

Où alors, retournons au théâtre!

Cecil JORGEFFELICE.

LE NOUVEAU SPECTACLE DES «URSULINES»

LE Studio des Ursulines a inauguré son nouveau spectacle. Ce spectacle est composé avec goût et intelligence.

Moisson est un excellent petit documentaire américain. La photographie, le choix des angles, le montage sont vraiment impeccables. Quand donc nos jeunes cinéastes "d'avant-garde" en feront-ils autant?

Une Partie de Campagne est une plaisanterie jouée par des poupées animées dans des décors stylisés agréablement et finement. Si vous voulez une parodie de *Caligari* et de l'impressionnisme allemand pour poupées. Et M. Shauer, le patient metteur en scène, fait montre d'un humour autre que celui auquel nous a habitués M. Starewitch...

Le Mystère du Château du Dé, ainsi se nomme l'avant-dernier film de Man Ray. On y reconnaît la manière à la fois humoristique et lyrique de *L'Etoile des Mers*. Une route bordée d'arbres coupés, mutilés, la course d'auto, les effets de lumière dans la piscine, voilà sans doute les meilleurs morceaux de ce petit film.

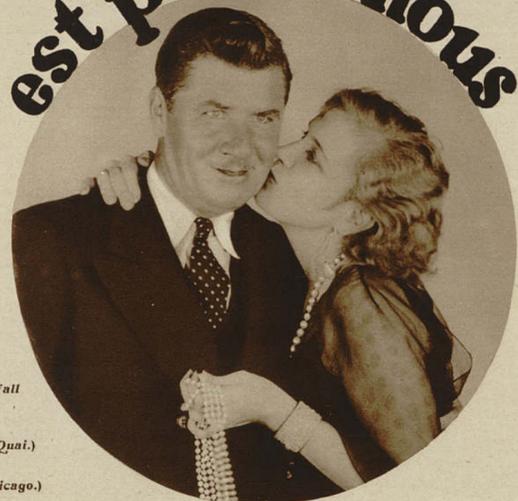
Après l'entracte, on donne *La Femme au Corbeau* dont notre collaborateur René Olivet parle longuement d'autre part. À notre sens, ce film vaut surtout par le jeu sublime de simplicité et sensibilité de Mary Duncan, Américaine brune aux grands yeux marron, lumineux et humides.

Il est devenu un lieu commun de louer M^{lle} Myrta et M. Tallier. Mais on doit les louer quand même. Voilà des gens qui ont su ne commettre qu'une ou deux petites erreurs depuis qu'ils président aux destinées des « Ursulines » et qui, faisant fi du snobisme, bataillent avec ardeur pour le bon cinéma. C'est à eux, ne l'oublions pas, que nous devons la révélation de *Greedy*, de Stroheim, d'*Une Fille dans chaque port*, de *L'Etoile des Mers*, du *Treasure*, de G.-W. Pabst.

Michel GOREL.

George Bancroft

est parmi nous



... amoureux
(*Le Loup de Wall Street*.)

... furieux
(*Au Bout du Quai*.)

... désespéré
(*Nuits de Chicago*.)



L'Amérique, cette année, vient à nous... Accompagné M. Schulberg, directeur de la Production Paramount, George Bancroft, le sympathique héros de tant de drames, vient visiter Paris. "Cinémond" lui souhaite la bienvenue. Pouvons-nous espérer qu'un jour une intelligente collaboration franco-américaine permettra la réalisation, chez nous, de quelque grand film, avec Bancroft, acteur puissant, aimé de tous ceux qui aiment le cinéma?

Vous souvenez-vous de George Bancroft avant que Josef von Sternberg en ait fait George Bancroft? Nous avions bien deviné, après *Vaincre ou Mourir*, que cette grande brute n'était pas un personnage ordinaire. Bancroft, transporté cent ans en arrière, était enfin à son aise dans la robe du maître canonier de la frégate *Constitution*. Le magnifique tatouage qu'offrait sa poitrine (un trois-mâts cerclé d'étoiles et couronné de son nom) témoignait de ses six années de service dans la marine américaine. Sous une crinière trop longue coiffée d'un de ces petits chapeaux de paille de marin, qui sont de nos jours portés par les enfants, encadré d'une barbe d'orang-outang, le rire de Bancroft — grand buveur de whisky devant l'Éternel — éclatait à l'aise.

On ne pouvait plus effacer de son souvenir ce bon énergumène, susceptible, rayonnant et fort comme un Turc. Dès que nous pûmes l'apercevoir dans *Les Nuits de Chicago*, nous lui lançâmes des signes de joyeuse camaraderie.

Mais une grande surprise nous attendait, nous ne savions pas encore que de cet athlète orgueilleux, bienveillant et méfiant, de cet enfant naïf et colossal, Josef von Sternberg avait su faire sortir un homme d'une puissance exceptionnelle, seulement arrêté dans sa tendresse par sa force, dans sa force par son émotion; un homme terrible, redoutable, que, seuls, les hasards de l'amour pouvaient abattre. Au milieu des douces et des rudesses de la fatalité, son rire redoutable retentissait — à la fois comme un défi et comme un cri de bête traquée. George Bancroft était né.

Lâché dans le monde du cinéma, il risquait cependant, en face de sa propre révélation, d'être l'esclave inhabile de ce nouveau personnage.

Dans *La Rafle*, il n'était plus bandit, mais ennemi des bandits, détective, dangereux, patient, savant. Ce film adroit n'était que le délassement nécessaire à Sternberg pour produire ce chef-d'œuvre: *Les Dammés de l'Océan*. Là, Bancroft fut contraint de rechercher quel autre Bancroft il y avait encore en lui, moins diabolique et plus grave, plus fort que l'autre, dominant absolument toutes les situations : chauffeur sur un grand cargo, les pensées et les impulsions qu'il accumule pendant de nombreux jours de traversée éclatent furieusement aux brèves escales. Il ne rit plus pendant les vingt-quatre heures de son extraordinaire passage à New-York, il n'éprouve plus sa force surprenante, il en profite tout naturellement ou l'utilise pour satisfaire son goût d'une certaine ordonnance des choses, — grâce à la merveilleuse chance d'un soir, il admirera cette force béatement, fier de pouvoir retrouver la générosité de son cœur en se donnant la joie enviable de sauver Betty Compton.

Sorti de l'influence de Josef von Sternberg après ces trois films, Bancroft, enrichi, conscient de sa valeur mais plus soucieux de conserver un jeu vivant, passa sous la direction de Victor Schertzinger. Sans être aussi puissant que Sternberg, aussi lucide, il est également habile et il a presque autant d'impressions personnelles à apporter au cinéma; dans son excellent film *Fievers*, il a fort bien utilisé George Bancroft dans un rôle où, au milieu d'une demi-douzaine de personnes troubles par un déprimant isolement, dans une région pétrolière du Mexique, il peut, dominant chacun, mettre sa puissance au service du bien comme au service du mal.

Après son interprétation du *Loup de Wall Street*, film de Rowland V. Lee, Bancroft fut de nouveau l'interprète de Sternberg dans *Thunderbolt*, dont «Cinémond», seul, croyons-nous, de toute la presse cinématographique, a entretenu abondamment ses lecteurs, leur présentant les premières photographies de cette production, qui, comme la précédente, est entièrement parlée. La voix de Bancroft est, paraît-il, la voix qu'on pouvait espérer d'un tel personnage. J'espère qu'on saura l'obliger à entretenir encore longtemps le feu de sa sensibilité, de sa vie débordante, car le cours de sa vie à travers les films m'intéresse terriblement.

J.-G. AUBIOL.

On verra cette semaine à Paris

CES DAMES AUX CHAPEAUX VERTS

Réalisation d'André Berthomieu.
D'après le roman de Germaine Acremant.
Interprétation d'Alice Tissot, René Lefebvre,
Simone Mareuil et Jean Debilly.

Aimable film français, sur une œuvre (roman et pièce) un peu conventionnelle, mais si absolument imaginée pour plaire au public.

Mais M. Berthomieu, un jeune espoir du Cinéma français, a élevé le thème à la hauteur d'une satire provinciale, et cela sans chiqué, rien qu'avec des effets cinématographiques du meilleur comique, ou de la plus touchante humanité. Son découpage ainsi que sa réalisation dépassent de beaucoup le sujet. Et c'est tant mieux.

Alice Tissot et Gina Barbieri sont deux vieilles filles et Simone Mareuil, et Jean Debilly interprètent les jeunes gens qui s'épouseront, comme dans les contes de fées. Quant à René Lefebvre, grand comédien de composition, il a donné du professeur au lycée provincial une silhouette typique et un caractère humain et adorable de gaucherie.

LA DAME DE PIQUE

D'après le roman de Pouchkine.
Interprétation de Jenny Jugo.

Réalisé en Allemagne, sur le thème romantique d'une œuvre de Pouchkine, ce film offre les avantages d'un



Frère, soumis et un peu désuète, une vraie jeune fille 1830, telle paraît Jenny Jugo dans *La Dame de Pique*, cette histoire romantique et romanesque de passion, de jeu et de crime involontaire.

nous n'avons pas vu beaucoup de films qui valaient celui-là, et en dépit de son outrance, et même de sa prétention à l'intellectualisme, *La Femme au Corbeau* est encore un spectacle original et d'un immense intérêt.

Allen John, homme fruste, solide, généreux, s'éprend avec ingénuité d'une étrangère, Irène, venue d'on ne sait quel pays lointain. Celle-ci, séduite un instant par sa force, se moque de lui, et il veut alors lui prouver son courage. Allen John, pris de rage, s'acharne dans la forêt glacée à abattre les géants centenaires. Il prend froid et la jeune femme, émue, le sauve après l'avoir ranimé avec sa propre chaleur. Au printemps, Allen veut emmener Irène conquise, mais l'homme qui avait été dans la vie d'Irène, reparait et veut reprendre sa proie. Il est tué net par un sourd-muet dont il avait fait son souffre-douleur. Le corbeau sinistre qui planait comme un maléfice au-dessus d'Irène s'envole à jamais. Et John et Irène descendront la Rivière, « fidèle image de la vie ».

La technique du film est enchanteuse. Le paysage, sévère et noble, les scènes de coupe de bois, la rupture

des eaux, les tableaux de la joute amoureuse, la lutte sont réalisés magistralement. Une lumière toute primitive flotte sur la nature, enveloppe ces deux héros qui semblent les incarnations des premiers amants humains. En somme, une œuvre à la fois simple et compliquée, simple par ses personnages, compliquée par les mobiles que l'auteur leur prête.

Et dans tout le film, la Rivière, personnage fatal et muet sinon immobile, règne avec son ruban brillant et ses sinuosités capricieuses.

Je vous l'avais bien dit : du symbolisme. Et aussi du talent.

Charles Farrell, beau, fort, rude, joue Allen John avec trop d'intelligence et pas assez d'instinct. Il est bien quand même. Mary Duncan, beauté étrange et vaporeuse, est, elle, exactement la créature magique et mystérieuse à la fois « Vamp » et « Pée ».

Et une des plus grandioses et des plus tragiques natures forme le décor et donne à ce drame une âme.

René OLIVET.

Dans tous les temps, sous tous les climats, la femme a provoqué entre les hommes de tragiques conflits : Mary Duncan, la Femme au Corbeau, dresse l'un contre l'autre Ch. Farrell et Ivan Linow.



René Lefebvre a créé dans *Ces Dames aux Chapeaux verts* un type inénarrable de professeur timide, trébuchant, véritable amoureux transi. Ce bon film nous restitue, avec une rare sincérité, l'atmosphère léthargique d'une petite cité provinciale.

sujet sombre, mystérieux, coloré néanmoins, et d'une forme dramatique impeccable ainsi que l'attrait d'une composition visuelle fort intelligente.

On sait qu'il s'agit de l'entraînement d'un jeune homme à jouer, sur la foi d'une phrase fatidique prononcée au moment de mourir par une vieille dame terrifiée. Le jeune homme joue, mais il oublie la suprême recommandation et ne se méfie pas de la Dame de Pique. Il perd tout son gain. Affolé, il veut se tuer, mais il retournera auprès de la jeune fille qui l'aime et le consolera.

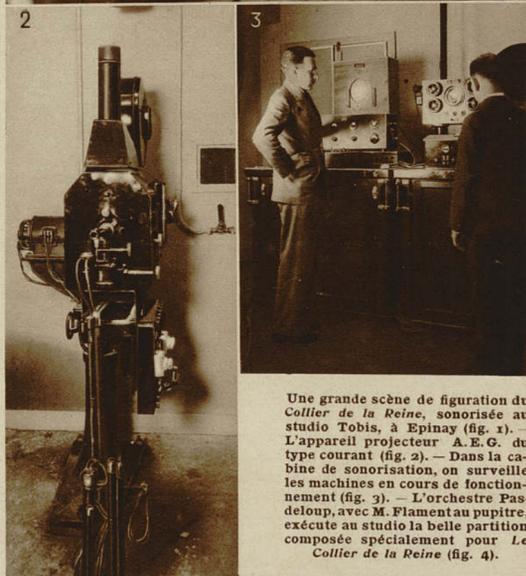
Grands décors, photos contrastées, montage sans défauts. Tel se décompose ce film qui manque seulement d'un petit « quelque chose » pour être une œuvre d'art. Jenny Jugo a un joli visage et un jeu fin.

LA FEMME AU CORBEAU

Réalisation de Frank Borzage.
Interprétation de Mary Duncan, Ivan Linow
et Charles Farrell.

M. Frank Borzage, qui, autrefois, aux premiers temps du grand cinéma américain, a réalisé *Humoresque* inoublié, puis *L'Heure suprême* et *L'Ange de la Rue*, a écrit et composé cette *Femme au Corbeau*, œuvre curieuse, pleine d'intérêt, de pensée, de beauté, et néanmoins rebutante par certains côtés prétentieux et alambiqués.

Le symbolisme de *La Femme au Corbeau* ne sera pas admis par tout le monde, et d'aucuns trouveront que le film est diablement littéraire. Mais, depuis six mois,



Une grande scène de figuration du *Collier de la Reine*, sonorisée au studio Tobis, à Epinay (fig. 1). — L'appareil projecteur A.E.G. du type courant (fig. 2). — Dans la cabine de sonorisation, on surveille les machines en cours de fonctionnement (fig. 3). — L'orchestre Padeloup, avec M. Flament au pupitre, exécute au studio la belle partition composée spécialement pour *Le Collier de la Reine* (fig. 4).



Comment on tourne un film sonore

La sonorisation du *Collier de la Reine*, confiée à la Société des Films sonores Tobis, n'est que la deuxième étape du programme demandé par l'Eclair, la première ayant été la synchronisation de scènes importantes sous la direction effective de M. Gaston Ravel, assisté de M. Tony Lekaïn pour la mise en scène, et de M. Franck Clifford, directeur de la Production Tobis, pour la question synchronisation.

C'est en fait le premier travail d'envergure entrepris en France, travail d'autant plus délicat que, à part le personnel technique, toutes les autres branches travaillant à ce film entraient dans le domaine de la nouveauté.

La partie musicale fut confiée à M. André Roubaud, qui s'était adjoint M. E. Flament comme chef d'orchestre. Ce dernier avait la direction de l'orchestre Padeloup qui comprenait, selon l'importance des scènes à sonoriser, 40 à 60 musiciens. Une figuration d'environ 80 personnes appuyait la musique lorsque cela était reconnu nécessaire. Jusqu'ici, le cinéma a connu la figuration passive et muette. Le cinéma parlant et sonore recrute maintenant parmi le personnel courant, mais il oblige à une sévère sélection, ce qui fut fait pour *Le Collier de la Reine*.

Il y a même une figuration bien spéciale à laquelle on ne demande que de la voix, et, pour que rien ne manque, on a créé la profession de crieur et crieuse, moins facile à tenir qu'elle ne le semble à l'examen superficiel.

En général, la musique doit presque toujours servir de fond aux bruits et à la parole. La synchronisation échappe souvent à la règle, mais peut parfois en tenir compte.

La sonorisation a lieu selon le processus suivant :

Une copie positive définitive, identique à celle que le public sera appelé à juger, est préparée avec ses titres.

Le compositeur et le chef d'orchestre assistent tout d'abord à une série de projections et jugent de la musique à adapter au film. Ils préparent alors leurs plans musicaux qui doivent accompagner les divers plans images. Ceci fait, l'orchestre qui devra sonoriser le film, répète, tandis que les techniciens choisissent le volume et la forme de l'auditorium.

Les amateurs de musique mécanique n'ont pas été sans remarquer que la qualité du son et surtout l'amplitude générale des mêmes morceaux varient beaucoup pour une même marque de disques possédant plusieurs auditoriums.

Il est admis que plus l'orchestre a d'unités, plus grand doit être le volume de la salle. Pour *Le Collier de la Reine*, en raison du nombre d'exécutants, la sonorisation fut faite dans le grand studio (fig. 4). C'est là qu'avait été installé un écran de vastes dimensions, devant lequel se trouvait l'orchestre Padeloup, M. Flament au pupitre faisant face à l'écran. La figuration, quand il en était besoin, était placée derrière le chef d'orchestre de manière à bien voir la projection.

L'appareil projecteur A. E. G. du modèle courant (fig. 2) comporte deux particularités.

Premièrement, il est mû par un moteur spécial dit Lévy-moteur, qui est électriquement solidaire d'un autre moteur du même type qui est, lui, lié à un moteur triphasé qui actionne l'appareil enregistreur de sons.

L'alimentation de ce moteur est faite par du courant triphasé à 50 périodes. Les Lévy-moteurs, dont le principe est basé sur la fréquence, ne peuvent, une fois orientés, varier d'une manière quelconque sans que le mouvement de l'un soit répété immédiatement par l'autre. L'impossibilité absolue d'une variation, si petite soit-elle, permet d'entraîner à la même vitesse régulière l'appareil de projection et la caméra de sons.

Il faut ensuite, avant la projection, lier mécaniquement le pignon d'entraînement du moteur au mécanisme du projecteur. L'orientation du Lévy-moteur ayant placé le pignon dans une position quelconque. Ce travail, qui n'est à effectuer qu'une fois par jour, ne demande que quelques secondes seulement.

La sonorisation commence.

L'orchestre répète autant de fois qu'il est nécessaire. Lorsque le chef d'orchestre juge le jeu satisfaisant, on recommence une nouvelle fois de la manière suivante : la projection est arrêtée et le morceau de musique joué à nouveau dans un temps strictement mesuré. Pendant ce temps, la pellicule de l'appareil enregistreur se déroule à la vitesse de 24 images par seconde, environ 1.660 mètres à l'heure.

Le travail est surveillé dans la chambre d'écoute par les techniciens.

La bande ainsi obtenue sera ultérieurement, après développement, superposée à la bande images originale prise entre 18 et 20 images par seconde, mais cela n'a aucune importance, car il y a longtemps que la vitesse de 24 images par seconde à la projection a été dépassée, et, par habitude, l'on ne remarquera pas à la projection qu'il y a eu une différence de vitesse entre la prise de sons et la prise de vues.

Le microphone (voir fig. 4) était placé avec son amplificateur de puissance derrière le chef d'orchestre avec le poste téléphonique et les signaux de manœuvre : blanc, attention ; jaune, prêts ; rouge, les appareils enregistrent.

Pendant toute la durée de la sonorisation d'une scène, le studio est plongé dans le plus profond silence, à part, bien entendu, l'orchestre qui joue. Si quelque chose d'anormal se produit, le signal d'arrêt est donné par sonneries...

Dans la cabine de sonorisation (fig. 3), le compositeur, le chef d'écoute, son et ses assistants surveillent les machines en cours de fonctionnement, et, par de larges baies vitrées ont vue sur l'orchestre et sur l'écran.

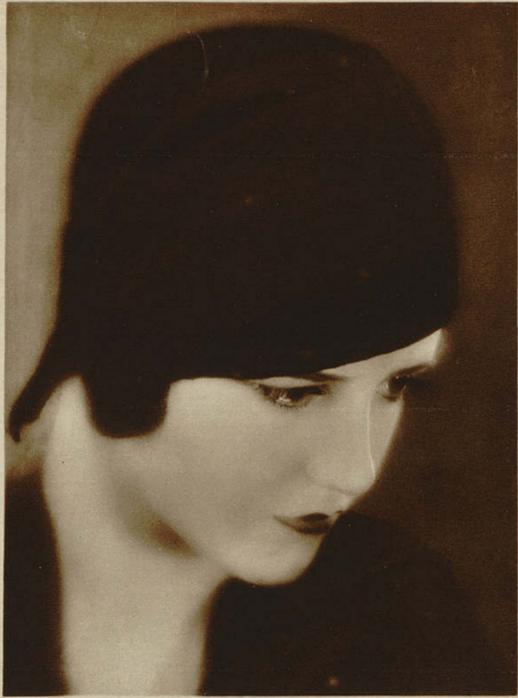
Les bobines de film d'une contenance de 300 mètres une fois développées et tirées, les chefs des services artistiques et techniques passent à la projection et jugent de la qualité de la sonorisation.

Le travail exécuté à la Société des Films sonores Tobis pour le compte de l'Eclair était dirigé par le Docteur Brauer, et, en l'absence du chef-écouteur son, M. Most, par M. Storr, aidé par l'ingénieur Morhenn.

Il faut louer M. Jourjon pour son activité : il n'a pas hésité à se lancer le premier en France dans la voie du film sonore.

Le public connaîtra bientôt cette production qui a fait une énorme impression sur les quelques privilégiés qui ont pu la voir et l'entendre.

A. P. RICHARD.



Le Secret de Marie Glory

CE que j'ai fait depuis ce cocktail-party du mois de juillet ? s'exclame en riant Marie Glory, mais... beaucoup d'autres cocktail !
— Pourtant, vous rentrez de voyage?...
— Oui, je reviens d'Allemagne. Lorsque je vis s'avancer l'été, je pensai qu'il serait plus correct de quitter Paris. Alors, je me dis :
« Si, en fait de vacances, moi, je m'offrais Berlin ? » Et, quelque beau jour venant, je passai la frontière et débarquai chez nos voisins.
— En touriste? En star?...
— En travailleuse. J'ai tourné à la « Super-Film », dans Père et Fils, le rôle d'une gentille petite étudiante. J'avais un charmant partenaire en Harry Liedtke. Ah! le bon camarade!... Je rencontrai aussi Brigitte Helm qui poussa des cris de joie en m'apercevant : nous ne nous étions pas revues depuis la mise en scène de L'Argent, qui nous avait liées de bonne amitié. J'appris, là-bas, que Monte-Cristo, le dernier-né d'Henri Escourt, qui nous sera présentée cet hiver, a obtenu un immense succès lors de sa présentation en Allemagne... Enfin, je revins enchantée de mes vacances.
— Et vos nouveaux projets ?

— Mes projets? Tout d'abord, — et notre vedette essaie de prendre un air très grave, — j'ai voulu me reposer. Mais... et elle me regarde d'un œil qui veut être sévère — j'ai des projets sous le manteau!
— Si vous les déshabillez?...
— Ce ne serait pas convenable, voyons! A quoi pensez-vous?... fait-elle en éclatant de rire.
— Bon! un secret, dis-je, boudieuse.
— Que vous allez savoir...
A ce moment, la sonnerie du téléphone suspendit notre conversation et j'enrageai un peu.
— Allô? Oui... oui... Bien. C'est ça!... 2 h. 1/2, avec la robe bleue et toute maquillée... A tout à l'heure!...
« Vous le voyez, dit-elle en revenant vers moi, c'est le repos qui commence, ou, si vous le préférez, les vacances qui continuent!
— Quoi, si vite de retour, déjà au studio?...
— Il le faut bien. J'ai tout juste le temps de déjeuner de salade et de fruits et de me préparer, pour être exacte.
— Mais pour tourner... quoi?
— C'est juste! le secret, le fameux secret... que vous mourez d'envie de connaître. Eh bien! annoncez à notre ami le public que je tourne dans Mademoiselle Lohengrin, à Paris, avec un metteur en scène allemand très connu.
— Une question encore : faites-vous du sport ?
— Oui. Mais le meilleur de tous, mon préféré, c'est le travail!
Sur ce jeune et délicieux visage, l'expression de la volonté a je ne sais quoi de ravissant. Marie Glory, c'est le charme même de Paris, sa bonne humeur enfantine, sa chanson et son rire...
— A bientôt! dit-elle gentiment.
Mais avant de partir, elle me fait admirer ses deux superbes photographies en relief. L'une d'elles, un buste, fait ressortir le souple et charmant modelé des épaules, la finesse du profil, les vagues brunes de la chevelure. Les grands yeux brillent, joyeux et doux... Je demeure saisie devant cette nouvelle découverte.
— Et vous verrez bientôt le cinéma en relief! dit simplement Marie Glory.
Myriam AGNON.

...et celui de Robert Florey

POINT n'est besoin, je crois, que je vous présente Robert Florey. Vous savez certainement qu'il y a neuf ans, il partit pour les États-Unis, où il devint un metteur en scène fort estimé. Ses derniers films parlants, *L'Homme qui trappe les gens au visage*, *Night Club*, *Un Trou dans le Mur*, *Noix de Coco*, *The Gay Lady*, etc., connaissent un vif succès en Amérique; *Noix de Coco* a rapporté plus de deux millions de dollars à la firme pour laquelle cette opérette cinématographique fut réalisée.
De très haute taille, — presque un géant, — le visage imberbe, le regard vif, la bouche souvent entrouverte en un sourire, Robert Florey donne une impression de jeunesse, de gaieté et de force.
C'est rue Saint-Roch, dans un des bureaux des Films Braunberger, que j'ai fait sa connaissance. Il était depuis plusieurs jours à Paris. Pierre Braunberger, ayant vu un de ses films parlants à Londres, avait télégraphié aussitôt aux îles Bermudes — où Robert Florey passait ses vacances — pour lui demander de tourner en France un film parlant. Sans hésitation, notre compatriote prit le bateau pour le Canada, emmena sa femme à Vancouver dire « au revoir » à ses parents, puis vogue vers la France.
Quand j'entrai dans la pièce où il se tenait, je trouvai Robert Florey en train d'achever le découpage de *La Route est belle*, film parlant dont il va entreprendre la réalisation d'après un scénario de Pierre Wolf.
— Que désirez-vous savoir? me demanda-t-il. Quel est le plus curieux de mes derniers films parlants? Bien. C'est *Night Club*.
« Le cadre de ce film n'est autre que la grande et luxueuse salle — un vrai salon — des lavabos d'un cabaret mondain. La tenancière de ce lieu est une vieille femme un peu sourde, qui lit sans cesse des romans pour ne pas penser à l'humilité de sa condition.
« Des drames se déroulent dans la pièce où elle se trouve, mais, plongée dans sa lecture, elle n'en devine aucun. A la fin du film, elle s'écrie :
« Que ferais-je sans ces livres, puisque, clouée ici, je ne puis voir aucun des drames de la vie ? »
— Êtes-vous content des films que vous avez tournés aux États-Unis? Expriment-ils vraiment vos conceptions?
— Pas tout à fait. Sans doute on a mis d'énormes moyens à ma disposition, mais j'ai souvent dû réaliser des œuvres dont le sujet était très mince, presque inexistant... Dernièrement, j'ai été forcé de tourner un film sur Paris, où les apaches sont coiffés de casquettes à pont, vêtus de blouses et portent des sabots! Oui, monsieur, ne riez pas! C'est ainsi que les Américains se représentent les apaches parisiens.
— Êtes-vous content de travailler en France ?



Dans le port de New-York, avec pour toile de fond l'horizon masqué de gigantesques gratte-ciel, Robert Florey, en bras de chemise, s'apprête à tourner une actualité cinématographique.

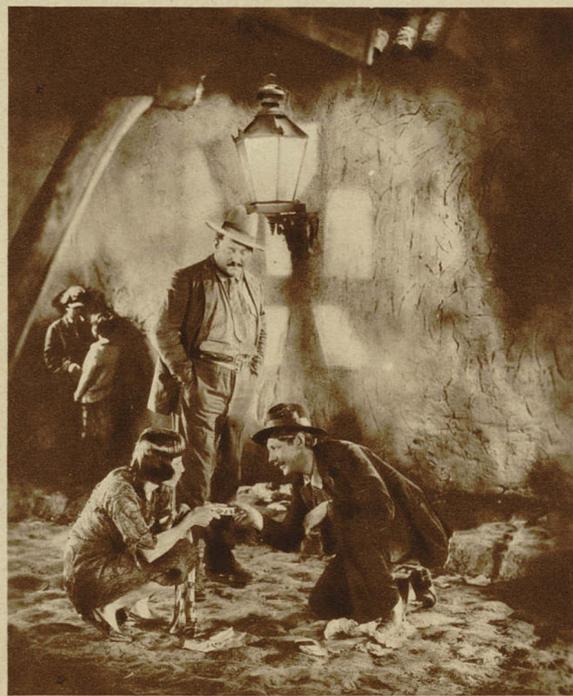
VENGEANCE!

3.
La fenêtre s'est refermée

BONSOIR chérie, soignez bien votre mal de tête.
Une minute plus tard, il était loin, une simple silhouette presque indistincte dans son rapide cabriolet.
En quelques mots Jeanne congédia le domestique.
La porte du salon refermée sur elle, elle écouta les pas du domestique s'éloignant vers les communs, se dirigea vers la fenêtre placée près du bureau de Ripa et la referma.
A ce moment, elle remarqua le journal grand ouvert sur la table. Il était trop long pour pouvoir être lu en quelques minutes, mais elle se rappela avoir entendu son mari parler du résumé et, assise près d'une cheminée, en commença la lecture. Derrière elle, un de ses portraits semblait lui sourire.
L'action se passe à Hollywood, lut-elle, et débute au mois de juillet 1923. Ripa Zanzi est Français. Huit ans auparavant il est arrivé aux États-Unis. Sa connaissance de la langue anglaise était à ce moment nulle. Trois années plus tard, nous le retrouvons critique dramatique d'une revue de San-Francisco. Puis il fut pendant deux ans reporter. Enfin, temps il avait acquis une maîtrise si complète de la langue anglaise qu'il arrivait à écrire et à placer une moyenne de deux nouvelles par mois.
« Le journal auquel il collaborait fait banqueroute, et il prend le chemin d'Hollywood. Là, il figure dans des films, fait pas mal d'interviews, d'articles et de nouvelles et donne même des leçons de français.
« Le 23 juillet 1923, il rencontre Jeanne Dufeuille, alors actrice de cinéma. Jeanne est Française également. Elle appartient à une bonne famille, est belle et intelligente.
« Il faut croire qu'un pareil ensemble se rencontre rarement, car Ripa en tombe immédiatement très amoureux. La jeune femme est à ce moment courtisée par un acteur allemand inconnu nommé Err Lucien Wagner. Err est pauvre mais essaie de conquérir la belle jeune Française : il pense que le succès ne tardera pas à récompenser la grandeur de son amour. Mais il ne semble pas que l'amour soit une force suffisante pour le porter à la gloire, car les années passent sans amener de changement pour lui. Il demeure une doublure.
Pendant ce temps, Ripa a réussi à placer dans diverses revues un bon nombre de nouvelles et comme il veut se déclarer à Jeanne il a écrit un livre.
« Ce livre c'est : « Ce Siècle Romantique ». Il a été envoyé au *Famous Magazine*, qui a offert un prix de cinquante mille dollars à l'auteur d'un livre glorifiant le vingtième siècle. Zanzi l'a écrit pendant qu'il était fon d'amour et il semble bien que son amour était vrai puisque le jury, en lui décernant le prix, lui en outre complimenté pour un récit qui était non seulement une tranche très véridique de la glorieuse histoire du siècle actuel, mais aussi un des meilleurs romans d'amour qui aient jamais été écrits.
« C'est à ce moment que Ripa demanda à Jeanne d'être sa femme et la jeune fille accepta, comprenant bien qu'un amour tel que le sien n'avait pas de prix.
Puis, un paragraphe très digne de foi résumant les faits et gestes d'Err lorsqu'il eut appris les fiançailles et le prochain départ du couple pour la France.
« Err Lucien Wagner se conduisit comme le dernier des imbéciles : en effet, non seulement il alla faire une scène à Jeanne chez elle, mais encore il vint chez moi, et, là, me déclara avec force gestes et des tremolos dans la voix qu'il n'avait pas dit son dernier mot, que je pouvais me préparer à entendre de nouveau parler de lui et que tout cela ne tournerait pas bien pour moi. Je lui répondis alors très sérieusement que je n'avais nullement l'intention de lui susciter des obstacles quels que fussent ses projets, aussi longtemps et j'appuyai sur « aussi longtemps » aussi longtemps que ceux-ci n'auraient pas pour résultat de venir troubler la quiétude d'esprit de la future M^{me} Zanzi. Alors Err eut une attitude si ridicule que je fus obligé de lui montrer le chemin de la porte, car je ne désirais nullement me battre avec un homme qui mesure une fois et demi ma taille. Il vint cependant mieux avoir une

grande
nouvelle cinégraphique
par
JACK BONHOMME
correspondant de *Cinéma*
à Hollywood

bonne canne entre les mains lorsqu'on discute avec un homme dont l'état d'esprit et l'aspect physique ne sont pas équilibrés.
Les derniers mots écrits sur le journal, et qui avaient trait à la rivalité d'Err et de Zanzi et semblaient la clore définitivement concernaient une lettre écrite par Err à Zanzi avant son départ d'Hollywood pour Nice où il devait se trouver en vertu de son dernier contrat avec Zanzi. Ci-dessous quelques extraits de la lettre en question.
« ...Et en outre, mon cher Maître, je ne suis plus ce que j'étais, j'ai perdu cette impétuosité nerveuse que je montrais lorsque vous étiez à Hollywood; je pense que la gloire rend ceux qu'elle chérit un peu moins compliqués et leur donne un peu plus de tact. Maintenant que le public en Amérique et dans le monde entier m'a sacré un des meilleurs jeunes premiers sur la scène, j'estime, ayant ainsi réussi, et ma réputation étant maintenant bien établie, que je puis me reposer sur mes lauriers et vivre sans me mettre de disputes violentes sur les bras.
« En un mot, je désire que vous acceptiez ces excuses pour la manière dont je me suis conduit il y a quatre ans. Je tiens aussi à vous dire que je suis très heureux de partir bientôt pour la France pour collaborer à une de vos œuvres.
« Depuis que vous avez quitté la Californie, j'ai lu toutes vos nouvelles et je les ai toutes trouvées très intéressantes. Cependant *Vengeance* me paraît devoir être un véritable triomphe. Le rôle de Michael Masson me donnera la chance si longtemps attendue de prouver à Zanzi et consorts que je puis jouer le rôle d'un misérable régénéré aussi bien que celui d'un superbe jeune premier.
« Ainsi, mon cher Ripa, je caresse fermement l'espoir de vous voir trouver chez un Err entièrement transformé

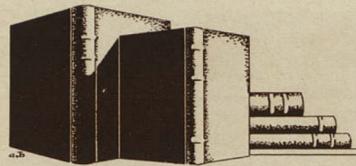


Anna May Wong est cette jeune artiste chinoise qui s'est révélée dans *Song*, que l'on va voir à Paris. La voici dans une scène de ce film où, par dévouement et malgré elle, elle commet une bien mauvaise action.

un très agréable camarade. Mes hommages à M^{me} Zanzi.
« Err Lucien Wagner ».
Certainement Jeanne ignorait tout de cette lettre car elle sembla complètement désorientée après l'avoir parcourue. Elle replaça le résumé dans son tiroir et se mit à regarder par la fenêtre à travers les épais rideaux qu'elle avait intentionnellement fermés quelques minutes auparavant. Ses doigts jouaient machinalement avec leurs franges et un de ses pieds tapotait nerveusement le plancher.

Un mauvais mal de tête

« Ne dites-vous pas... n'est-ce pas charmant... Hum, c'est exquis... Oui, ce serveur prétend qu'il avait sixante ans, pensez donc... Mesdames et Messieurs je lève mon verre en l'honneur de Ripa Zanzi, écrivain et homme du monde... à Ripa le maître!... A Ripa l'homme!... »
« Regardez Bruce, n'a-t-il pas l'air heureux?... Oui, Zanzi lui a tapé dans le dos, un large dos... Oh je vois. Toujours heureux de souffrir, je pense... C'est cela. Il est regrettable qu'Err ne soit pas là. Il n'y est pas bien...? Ouais, un mauvais mal de tête, je crois... Taisez-vous, dites donc, ne buvez pas tant. Ne voyez-vous pas que Zanzi fait tout ce qu'il peut pour entendre ce que vous dites... A propos, et sa femme avec Err : vous ne savez pas? Oui, à Hollywood... Vous ne dites rien... Prenez donc encore quelque chose... hep! serveur... »
« Alors je lui ai dit... Lorsque je reviens à Hollywood... Et ainsi demain le jeune couple sera en plein éclairage au début, puis, brusquement, tous les projecteurs seront braqués sur la figure d'Err qui, à ce moment, finira de boire le poison. Alors, à l'instant où il s'affaissera, nous en dirigerons deux sur le groupe d'abord, puis nous irons du visage de l'un à celui de l'autre et en même temps on réallumera l'éclairage... Regardez, remarquez son regard hrrrrrrrrrr... il est petit mais... euh, chechhutt... il va vous entendre... puis coupez et la scène de la route... Qu'en pensez-vous? M. Zanzi... Que disiez-vous? Je m'excuse, mon esprit était ailleurs... Oh mais c'est sans importance, M. Zanzi, nous savons bien que vous êtes très occupé... je disais donc... Oui... Oh! Smitz! avez-vous entendu? Elle est bien bonne... »
« Et, à ce moment, coupez, n'est-ce pas votre avis, M. Zanzi?... Pourquoi? En effet je pense que c'est beaucoup mieux. Oui j'aime cette idée, après avoir absorbé le poison, dites-vous?... Oui, certainement, M. Zanzi, vous vous y connaissez. D'ailleurs nous ne faisons que discuter. Demain, nous verrons si cela vous plaît et je serais très heureux d'avoir vos suggestions.
« Je voudrais bien que nous ayons cette sorte de saucé à Hollywood... Et pourquoi pas?... Et vous savez, cette saucé est très facile à faire, il n'est besoin que d'un Bordeaux mélangé avec du vin d'Alicante, quelques verres de Chartreuse et un peu d'extrait de vanille pour relever le tout... Ah! vraiment, en effet, il semble que ce soit si facile... très facile. Eh bien, écoutez que je vous dise quelque chose... Et l'astucieux Français a dit à sa femme.
« Que disiez-vous donc? M. Zanzi... Oui, oui, mais oui, oh! parfaitement oui, oui... et il est si facile de nous mettre d'accord, M. Zanzi, il serait d'ailleurs si peu cher, simplement une affaire d'une dizaine de mille dollars. Oui, n'est-ce pas! dans ces conditions.
« Maintenant Zanzi, ainsi que je vous le disais, je tiens à avoir un roman écrit pour moi, une histoire qui n'ait encore jamais paru. Je voudrais avoir quelque chose de tout à fait neuf, voyez-vous. Quelque chose qui n'ait encore été jamais réalisé. Je vous promets, Zanzi, et vous pouvez compter que je tiendrai ma promesse, de faire de votre prochaine œuvre le plus grand succès de l'année. Votre roman serait un véritable triomphe si un certain nombre de gens communs s'y trouvaient mêlés. Et, comprenez-moi bien, votre prix sera mon prix, je tiens à vous avoir et je ne cherche pas à obtenir de rabais. Je sais bien qu'un inédit de la plume de Ripa Zanzi m'amènera tout le pays, qu'en dites-vous Ripa ?
« M. Zanzi, je vous promets de vous donner demain soir ma réponse définitive. A ce moment je serai capable de vous donner quelques renseignements sur l'intrigue. Et si vous en êtes satisfait ce sera une affaire de cinquante mille dollars.
« Entendu, serrons-nous la main, je sais que ce sera excellent... et l'effet de ces deux projecteurs sera... Mesdames et messieurs passons à la salle de danse.



LES LIVRES

L'ELOIGNEMENT de Paris ne permet guère au critique de parler de nouveautés. Elles ne sont d'ailleurs pas nombreuses en cette morte-saison où les auteurs classent des sujets pour l'hiver. Et puis, ou les prendre, à trois cents lieues des Champs-Élysées? Les devantures des libraires retardent de six mois, sinon de douze. L'avant-dernier Frondaie, l'avant-dernier Pierre Benoit s'y jettent au soleil, criblés de chiures de mouches. Seules quelques notoriétés voyageuses y obtiennent un étalage frais et d'ailleurs discret. Les libraires se désolent dans leurs boutiques désertes et, à toute demande d'un livre nouveau, vous répondent entre deux soupirs : « On vous le fera venir, Monsieur, si vous y tenez ».

On n'y tient pas plus que ça. On a lu toute l'année deux heures par jour. On a des mouches devant les yeux et l'on voudrait bien se reposer la vue sur des horizons qui ne soient pas littéraires et des paysages qui ne soient pas intérieurs. Par malheur, il est encore beaucoup de gens qui se figurent, comme Mallarmé, que tout a été créé pour aboutir à un livre. Et c'est du livre, non de la nature, qu'il faut parler.

Au surplus, le roman descriptif a fait son temps. de sorte que le malheureux critique n'a même plus cette ressource de battre la campagne en imagination. La belle description qu'on attendait, qu'on sentait venir, qu'on trouvait jadis au bon endroit, est ridicule aujourd'hui comme un morceau de bravoure. La jeunesse littéraire est furieusement agitée ou terriblement abstraite. On ne veut plus que du mouvement ou de l'idée, on ne veut plus, disloquée par la vitesse, morcelée comme sur un film, ou dépouillée jusqu'au schéma.

Les livres y gagnent-ils en intérêt? Je n'oserai le dire. Il est un fait : c'est que le lecteur passe, saute les descriptions, les voit comme un obstacle, bondit par-dessus monts et vaux vers un but qu'il trouve toujours trop lointain, porté par une action qu'il trouve toujours trop lente.

Les auteurs savent ce goût nouveau, qui est aussi le leur. Ainsi, vous ne trouverez pas une seule page descriptive dans les sept cents et quelques que compte L'Ordre, de Marcel Arland (1). On ne sait même pas au juste dans quelle région se passe cette histoire. Si les figures des personnages sont minutieusement décrites, le pays est à peine esquissé. On a pourtant, à la fin, l'impression d'en avoir respiré l'air et de le connaître.

M. Marcel Arland prouve ainsi qu'il est des moyens plus subtils et plus efficaces que la description pour créer une atmosphère. La sienne est vivante et ses personnages y vivent intensément. On croit les avoir fréquentés et de tous, jusqu'aux comparses, la physiognomie reste fortement gravée dans le souvenir.

On pourrait reprocher à cette longue histoire d'un mauvais garçon qui fait son propre malheur et celui des siens, d'être un peu trop cursive, linéaire. Mais c'est ce qui fait justement qu'on la lit d'un trait, sans fatigue. L'action rarement se précipite, mais jamais, en revanche, elle ne s'arrête. Le lecteur y est tenu en haleine d'un bout à l'autre. L'auteur ne lui laisse point de repos, mais jamais il ne le bouscule. Un art très simple et pourtant consommé.

Je m'excuse de ne parler aujourd'hui que d'un seul livre et un peu ancien ; mais il en vaut trois et me parait de l'espèce de ceux qui durent. Je ne crois pas, comme on l'a dit, que le héros en représente le jeune homme d'après guerre. Pas plus que ne représentent l'actuelle jeunesse les Enfants terribles de M. Jean Cocteau (2). Mais pourquoi chercher de si vastes significations à des histoires. L'Ordre — qui devrait s'appeler plutôt Le Désordre — est une belle et terrible histoire. Les Enfants terribles, c'est aussi une belle histoire, moins facile que la première, mais également réussie et non moins terrible. Ne cherchez pas plus loin.

Noël SABORD.

(1) Gallimard, éd.
(2) Grasset, éd.



Cinémondo a publié maintes photos de la jolie Anita Page, de face, de profil, habillée, en costume de bain, etc... Mais une vedette de cinéma a souvent une famille, vous en doutiez-vous? Pour convaincre nos lecteurs, nous leur présentons, aujourd'hui, Anita, entourée de son papa, de sa maman et de son petit frère. Et ce n'est pas la moins charmante de ses photos!

LE THÉÂTRE

A la Porte-Saint-Martin. — Le Dernier Tsar, pièce en quatre actes et cinq tableaux de M. Maurice Rostand.

Certes, on reprochera à M. Maurice Rostand de ne pas avoir un très grand souci de la vérité historique. On lui reprochera aussi de ménager tous les publics et de faire retentir un couplet à la faveur de toutes les opinions politiques. On lui fera remarquer aussi quelques licences un peu osées, mais il faudra bien reconnaître qu'il nous offre avec *Le Dernier Tsar* un spectacle émouvant, puissant et fort habile. Au surplus, on sait combien la personnalité du Tsar Nicolas II est difficile à représenter au cinéma ou à la scène. Or l'auteur nous montre, agissant et parlant, non seulement le Tsar, mais toute sa famille et sa cour et sa mort. Aucune protestation n'est possible, car le plus grand tact préside au récit et à l'exposé des personnages. Si le Tsar nous apparaît faible et indécis, nous le voyons aussi sous les traits d'un homme qui veut passionnément le bonheur de son pays et qui meurt en l'aimant.

Le raisonneur et cruel Léline nous fait croire un instant que son idéal est possible, respectable en tout cas. Certaines hardiesses ne sont pas déplorables et si elles sont dictées par un procédé théâtral, le procédé est bon, car il porte, et c'est là que M. Maurice Rostand se montre véritablement homme de théâtre.

Surtout n'oublions pas que M. Maurice Rostand fait œuvre de poète et non d'historien. Qu'il soit tenté par les événements de l'histoire, cela prouve seulement qu'il sait trouver dans leur complexité une source et une inspiration fécondes. Le vers est d'une extrême variété. Il coule comme un langage courant aussi bien que, parfois, il se fait volontairement sonore et déclamatoire. Chaque fois, il entraîne l'enthousiasme d'une partie de la salle, de telle partie de la salle. Vu dans son ensemble seulement, *Le Dernier Tsar* remportera un succès général et un succès de longue haleine. La qualité de la mise en scène, rehaussée de sons de cloches et de chœurs, y contribuera très certainement. C'est un beau spectacle.

M^{me} Ludmilla Pitoeff avec un art infiniment subtil a créé un pauvre petit tsar malade, fiévreux, illuminé et bon. M^{me} Huguette ex-Duflot, ravissante, a su donner un charme infini à son idylle avec le jeune Français. M^{me} Béatrice est une impératrice sobre, sévère et digne qui devient admirablement humaine dans les scènes finales. M. Escande est sonore, passionné et vibrant. Il dit admirablement et rend son personnage pleinement attachant. M. Joffre est un comte Nitchevo sorti de chez Maxim's, rond à souhait et gai conteur. M. Coizeau et M. Bourdieu ont créé Léline et Nicolas II avec un égal souci de vérité et une autorité égale. Quant à M. Albert Reyval, c'est un Raspoutine un peu trop conventionnel, mais la voix est étonnante d'ampleur.

Crons encore MM. Castel, Farineau, Pichot, Landier, Claudet et M^{mes} Maïten, Letombe, Tossy, Witold et Mancel qui complètent sans faiblesse cette interprétation choisie. JEAN BERNARD-DEROSNE.

CINÉMONDE FINANCIER

Sous l'œil des grands financiers

PAR JÉROBOAN

L'A poussée des financiers étrangers vers le cinéma a une raison économique majeure : pour les seuls Etats-Unis, le cinéma a réalisé, en 1928, vingt milliards de recettes, qui vont devenir vingt-cinq, trente milliards peut-être avec le film parlant, soit, pour le monde entier, une recette totale d'un ordre de grandeur de cinquante milliards, bientôt soixante. Cinquante milliards de recettes, comprenez-vous pourquoi la finance ne puisse bouder plus longtemps une industrie qui sa capacité de rendement classe dans la catégorie des industries lourdes, selon l'expression par laquelle on désigne en Allemagne les entreprises à vastes capitaux? Cinquante milliards de recettes dans le monde et voilà le cinéma brusquement hissé au plan supérieur de la production et faisant une entrée triomphale dans la Haute-Finance.

Mais c'est précisément ici que le danger commence. Car les salons de la Haute-Finance sont cirés à glace et le Cinéma, fraîchement émoulu de sa bohème, risque de débuter par de fâcheuses culbutes. Il faut qu'il apprenne à travailler dans la méthode et la discipline : il faut, quand il part, qu'il sache où il doit arriver ; il faut qu'il renonce à ses ruineuses méthodes d'incohérence.

Veut-on faire le calcul des quelques centaines de millions — soyons modestes — qui ont été perdus dans l'art muet, en France seulement? Que donc le capital soit timoré, ce n'est pas à lui qu'il faut s'en prendre. Pour vaincre sa résistance, il faut, cette fois, donner des preuves. C'en est fini du temps des capitalistes à la tête de poire ou des commandites obtenues par le moyen de la petite femme à qui on distribue un rôle ; les amants magnifiques ont délibérément fermé leur portefeuille. Il faut trouver autre chose ; et cette autre chose c'est simplement la bonne production, non à l'américaine si on ne peut se permettre les réalisations somptueuses, mais à la française, c'est-à-dire à force d'ingéniosité, d'imagination, en utilisant ces dons merveilleux de création et de goût qui sont bien de chez nous, en tirant parti également, dans le domaine technique, des admirables facultés du génie français — et j'en sais de capitales qui peuvent assurer immédiatement une suprématie de qualité à la production française, à un prix de revient bien moindre.

Mais d'abord et avant de partir de ce point que si, en littérature, c'est-à-dire au théâtre et dans le roman, le manuscrit prime tout, il en est de même, au cinéma, du scénario.

Le scénario, voilà le point névralgique du ciné et il ne semble pas que les producteurs s'en doutent. On s'ils le pressentent, qu'attendent-ils pour faire un appel, comme le font les Américains, à la rare floraison d'écrivains modernes à l'imagination somptueuse? Qu'attendent les producteurs pour faire établir, avant tout travail, les conditions de la dramaturgie du film parlant?

Il semble bien que ce soit par là que l'on doit commencer, si l'on veut éviter tous les risques d'une coûteuse aventure. Rien ne se fait au cinéma qu'à coups de millions ; avant de les exposer, précisons bien ce que nous voulons faire. Il y a de l'avenir au film français, qui doit d'abord inspirer confiance aux financiers.

La fusion des banques allemandes va renforcer l'industrie cinématographique

Comme Paris-Midi l'a annoncé, deux des plus puissantes banques allemandes, la « Deutsche Bank » et la « Disconto-Gesellschaft », viennent de fusionner et de porter leur capital à 280.000.000 de marks. Il est particulièrement intéressant de constater que, depuis longtemps, ces deux établissements financiers avaient de gros intérêts dans l'industrie du film : on estime que, parmi les raisons qui ont décidé Léline et Nicolas II avec un égal souci de vérité et une autorité égale. Quant à M. Albert Reyval, c'est un Raspoutine un peu trop conventionnel, mais la voix est étonnante d'ampleur.

Crons encore MM. Castel, Farineau, Pichot, Landier, Claudet et M^{mes} Maïten, Letombe, Tossy, Witold et Mancel qui complètent sans faiblesse cette interprétation choisie. JEAN BERNARD-DEROSNE.

SÉDUCTION.

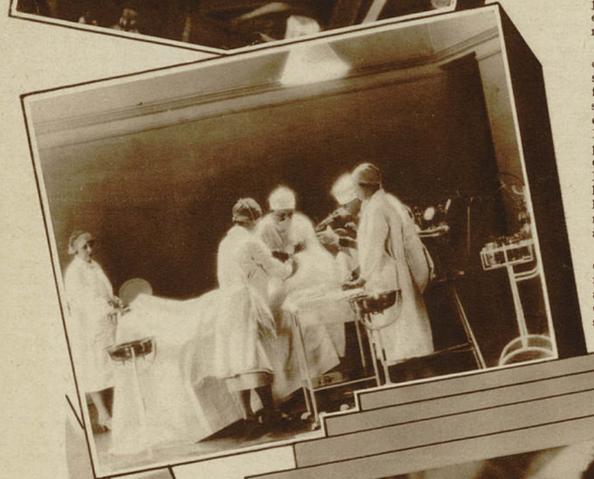
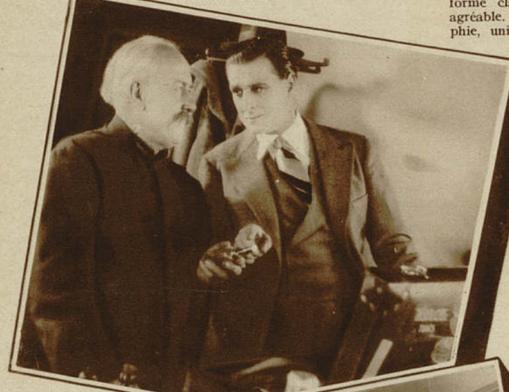
(EROTIKON)

Un grand film tchèque

(Oméga-Location)

Réalisation de Gustav Machaty.

Interprétation d'Ita Rina, Olaf Fjord, Luigi Serventi, Théodor Pistek.



De haut en bas : Le jeune et brillant citadin se fait bien voir du papa de la belle jeune fille... en lui offrant un briquet perfectionné!

Un masque d'éther posé sur le visage de l'opéré... c'est la scène saisissante de la transfusion du sang.

Toute la volupté est empreinte dans cette scène audacieuse de Séduction.

On sait que *Séduction*, autrefois appelé *Erotikon*, du nom d'un parfum, est une production du cinéma tchèque et qu'un jeune metteur en scène, Gustav Machaty, a réalisée avec un ardeur et une volonté peu communes.

Le résultat en est une œuvre audacieuse, harmonieusement composée, dans une forme claire, luxueuse, chaude, et d'une unité bien agréable. Unité de composition, unité de photographie, unité d'interprétation...

Ce qui ressort du film et du sujet, c'est la tristesse et la force destructive de l'amour et de la volupté. On y voit un jeune homme de la ville, élégant et raffiné, tenter une jeune fille de province, par une nuit d'orage, dans une atmosphère trouble, rendue plus capiteuse encore par les émanations d'un parfum étrange et subtil. C'est ce début qui a la plus remarquable manière, en même temps qu'il est d'une audace de conception... et de réalisation qui séduit sans choquer, puisque le réalisateur s'est arrêté à temps... Les beaux plans de chair nue où l'on sent que palpitent les ondes du désir... le baiser d'Olaf Fjord dans les cheveux, sur la gorge délicate d'Ita Rina, les yeux mi-clos de la jeune fille... comme cette scène est donc à la fois osée, belle et mesurée!

Plus tard, on voit l'élégant citadin boucler ses valises et s'enfuir, son forfait accompli, forfait d'amour. Vient l'existence sans bonheur de la jeune fille, sa chair saccagée, son cœur déçu... Puis la maternité qu'on ne peut plus cacher, la maison paternelle qu'on quitte la honte au front. La mansarde où vient le bébé, la misère, et enfin la mort de l'enfant, et le voyage lent, interminable, sur la route, cette marche à la douleur...

Toute cette partie-là, M. Machaty l'a traitée moins serrée, moins contenue dans l'expression, avec des passages à effets, comme cette fenêtre de la station où

s'étiolé une plante rachitique, et que regarde Ita Rina comme si elle se voyait dans un miroir. Sur la route où elle marche inlassablement, arrive l'aventure : le roulier qui la maltraite, l'automobiliste qui la secourt, et sa blessure. Transport à l'hôpital et enfin la grande scène de la transfusion de sang. Machaty a pris prétexte de cette opération pour composer de bien belles harmonies de noir et blanc, non sans nous intéresser intégralement au succès de l'opération et aux visages pâles et purs de l'opérée et de son cher malade.

Le temps passe. Ita est devenue la femme de Luigi Serventi (Larsen). Et puis, chez un marchand de pianos, elle se retrouve face à face avec le séducteur qu'elle aime et qu'elle regrette profondément, malgré l'amour de son mari. La scène de la rencontre est d'une excellente classe, ironique et trouble par son atmosphère équivoque. On voit aussi l'incertitude d'Ita au moment où le jeune homme vient chez elle, et l'on devine à ses hésitations qu'elle est reprise d'un frisson sensuel, et qu'elle a peur de s'abandonner. Le revirement sentimental et psychologique du jeune homme est admirablement indiqué, ainsi que le trouble de la jeune femme.

Une scène exquise par son esprit, sa légèreté d'images, sa frivolité, est celle où la maîtresse de Fjord (Sanders) s'habille, tout en essayant de reténir encore le désir de son amant. Puis cette étonnante partie d'échecs, qui dresse l'un contre l'autre le mari d'aujourd'hui et l'amant d'hier et peut-être de demain, a une saveur, un relief, une force psychologique incomparables. Olaf Fjord, Luigi Serventi et Ita Rina, regardant alternativement les deux hommes et prenant parti pour son amant, ont joué la scène avec une expression exacte. Cette scène restera un des meilleurs moments du film et un exemple d'expression cinématographique. On dira : *La partie d'échecs d'Erotikon* comme on dit : *L'opéré de Kean* ou la *scène des automates du Joueur d'Echecs!*

Et enfin, lorsque Ita vient chez Fjord-Sanders et s'enfuit bientôt en entendant le coup de revolver tiré par le mari jaloux, le gros mari qui avait rencontré Sanders chez son tailleur et l'avait reconnu au dancing où sa femme (Charlotte Suza) le fixait avec des yeux désespérés. Cette scène d'exécution qui rend impossible ainsi que par l'impassible Olaf Fjord, devenu acteur sensible et fin, avec les multiples expressions d'effroi, de rage et de froidure ironique qui en font une des meilleures de l'ouvrage.

Ita délivrée repart vers son mari qui joue l'ignorant et accueille son bonheur retrouvé.

Et c'est là que se clôture un film original et de grande classe. R. O.





MON RÊVE !! POSSEDER UN
COFFRET BABANI !!

DANIELE PAROLA
la jeune étoile du
Cinéma Français
Photo Studio Lorelle

LA CHARMANTE ARTISTE traduit par ces mots l'expression de ravissement qui sera celui de chaque femme comblée, parce qu'un de ses attentifs comme on disait au "Grand Siècle", aura su présenter son vœu le plus cher.

LE COFFRET "BABANI" est en effet une pure merveille, qu'il s'agisse du coffret exotique contenant les douze extraits suivants :

AMBRE DE "DELHI" - "Saïgon" - "Afghani" - "Chypre Egyptien" - "Sousouki" - "Ligiea" - "Jasmin de Corée" - "Ming" - "Yasmak" - "Cillet du Japon" - "Rose Gullistan" - "Just a Dash".

SOIT, DU COFFRET DE BEAUTÉ "HINDOU" contenant tout ce qui est indispensable pour parfaire aux soins de la beauté féminine. La qualité absolument unique de la crème Hindoue est incomparable, toute femme soucieuse d'entretenir la fraîcheur et l'éclat de son teint doit l'utiliser.

LE "ROUGE POUR LES LÈVRES", le "Fard pour le visage", la "Poudre de riz" parfumée à l'"Ambre de Delhi" sont des produits absolument uniques pour lesquels les chimistes occidentaux ont raffiné encore sur la science des mystérieux chercheurs de l'Orient.

LE VAPORISATEUR "BABANI" qui est l'ornement indispensable de tout boudoir féminin, complète avec un flacon du fameux extrait l'"Ambre de Delhi", ce délicieux coffret. Que ce soit pour son parfum ou pour les soins de son visage, chaque femme a son secret, le combine et s'y tient pour un temps ; mais les recherches sont parfois longues, tandis qu'avec le coffret "Babani" elle n'a plus qu'à choisir sûre d'y trouver le complément indispensable à sa beauté.

LE COFFRET DE BEAUTÉ "HINDOU" contenant les six articles énumérés ci-dessus sera expédié contre la somme de 150 frs, franco de port et d'emballage. - Voir dessin ci-contre.

LE MÊME COFFRET "WEEK END" contenant seulement trois échantillons : la Poudre de Riz à l'"Ambre de Delhi", la Crème Hindoue, l'Extrait "Ambre de Delhi" sera expédié contre la somme de 22 frs, franco de port et d'emballage. - Voir dessin ci-dessous.

DANS VOS COMMANDES, indiquez pour la poudre la teinte que vous désirez : "Ocre clair", "Ocre foncé", "Blanche", "Naturelle", "Rachel".

POUR LE ROUGE-LÈVRES, indiquez votre coloré préféré : "Clair", "Moyen", "Foncé". IL NE SERA FAIT aucun envoi contre-remboursement, seuls sont acceptés : mandats, chèques ou espèces.

LE COFFRET DE BEAUTÉ "HINDOU" étant un article vendu exceptionnellement en "réclame", il n'en sera expédié qu'un seul par personne.



Le coffret contenant les 12 extraits énumérés ci-contre, le coffret complet franco de port et d'emballage Frs. 165



Coffret de Beauté "HINDOU" le coffret complet Franco de port et d'emballage Francs 150.



COFFRET "WEEK END" franco de port et d'emballage 22 francs.

B A B A N I

98^{bis} BOULEVARD HAUSSMANN
PARIS



NOTRE CONCOURS
DE PHOTOGRAPHIES

Notre Concours de vacances est clos et nous pouvons dire qu'il a obtenu un grand succès. Nous procédons actuellement au classement des envois avant de les soumettre au Jury dont nous donnerons prochainement la composition. En attendant, voici une bonne nouvelle pour les concurrents, la M^{me} Guillemot-Bospflug a généreusement mis à la disposition de "Cinéma" deux superbes médailles. Cela fait trois objets d'art qui s'ajoutent à notre première liste de prix.



Que serais-je devenue après avoir passé un mois chez les hommes au mont Athos le teint foncé par tous les vents brûlé par tous les soleils, si je n'avais, au retour, trouvé la neige des Cévennes, qui m'a refait naissienne.

Maryse Husy

LEÇONS DE CINÉMA
COURS SPÉCIAUX - FILM PARLANT - DICTION - MISE EN SCÈNE - NUMÉROS MUSIC-HALL - MAQUILLAGE.
Mme R. CARL, du Théâtre Gaumont 23, Boulevard de la Chapelle, 23

RÉDACTION - ADMINISTRATION :
138, Av. des Champs-Élysées, Paris (8^e)
Téléphone : Élysées 72-97 et 72-98
Compte Chèques postaux Paris 1299-15.
R. C. Seine 235-237 B
Les manuscrits non insérés ne sont pas rendus.

Le Gérant : GASTON THIERRY.

En potinant avec nos Lecteurs

M. A. C. H. A. U. T. désire correspondre avec C. D. V. mixte. Un Lecteur MARSEILLAIS. — Lya de Putti, cher phocéen, ne paraît pas dans les films français, d'abord parce qu'elle est allemande, et demande très cher pour tourner, ensuite parce qu'elle a fort peu travaillé ces temps-ci. Elle est en Allemagne actuellement et étudie un rôle dans un film parlant. La plus jeune artiste américaine est une petite interprète — 3 ans — de la troupe des artistes enfants dénommée "Our Gang". La plus jeune artiste française est encore à trouver, étant donné que les films français ne comportent pas, depuis très longtemps de personnages bébé. Sans doute la mode n'est-elle pas aux enfants ? Bientôt, mon cher correspondant, vous entendrez parler... du film parlant français. Deux compagnies tournent en sonore et parlant : Prix de beauté, avec L. Brooks et G. Charlia, et Le requin, avec la belle Ginas Manès et Préjean. Evelyn Helt est une blonde actrice allemande sur laquelle on fait beaucoup de publicité. Etiole, artiste qui monte... Bonjour à la Canebière et à votre soleil. Ici, il pleut !

LOULOU. — Vous êtes trop aimable, M. Loulou, et je vous remercie de vos compliments. Charles de Rochefort a quitté la France après avoir été la vedette de Madiane Sans-Gêne, avec Gloria Swanson. Il est actuellement au Canada où il organise des tournées théâtrales. Il a été en Amérique l'interprète de Mon homme. Les dix commandements, Fillesse, en France ; Le roi de Camargue, Mme Sans-Gêne. Il a également donné un sketch à l'Olympia avant son départ de France.

Voici votre adresse, afin que des lectrices françaises et étrangères vous écrivent, ainsi que vous en manifestez le désir.

Louis MARÉCHAL, Matelot chauffeur mécanicien à bord du Torpilleur 309, Toulon (Var).

CARLEW. — Ce que je pense des Nouvelles Vierges, d'Harry Beaumont. Mais c'est un film audacieux, original, un peu libre, mais remarquablement réalisé, et même dans un rythme extraordinaire. Vous pouvez écrire à Joan Crawford : Studios Culver City, Californie E. U. Son adresse particulière étant celle de Douglas Fairbanks junior, son mari, je préfère vous prier d'écrire au studio, afin d'éviter des scènes de ménage. Ils sont nouveaux mariés... alors, vous me comprenez...

UN DESCENDANT DES FRANCS. — Merci, studios élève toulousain, de votre estime pour Cinéma. Je pense que pour travailler comme figurant à Londres, vous aurez les mêmes débôitres qu'à Paris, mais vous pouvez toujours essayer si vous connaissez déjà le rudiment de la langue anglaise. Mais si, il y a des studios, tout équipés ou presque pour le film parlant. Et comme vous êtes Français, il y a de grandes chances pour qu'on vous fasse faire un anonyme dans une scène de foule. Et puis... la nuit, c'est sans doute plus rare. Studios Elstree, Studios de Shepherd's Bush. Certainement, 1972 est déjà une bonne taille moyenne. De votre avis pour Enrique Rivero et Jackie Monnier. Leurs moyens sont charmants mais un peu minces. Et quant à la Morsie, c'est évidemment un très beau film où vos artistes préférés ont des rôles en « gros ». Non, La Forêt en flammes est américain. Pour votre dernière question, Cinéma est vendu à Londres, cf. supra. Voyez Hachette. A bientôt, descendant des Francs... pour votre départ chez les Saxons !

Preccolo Arago. — Oh ! là, Monsieur... mais c'est une école

de cinéma qui veut vous « voir », et vous « avoir ». Ne marchez pas. Ils n'ont aucune qualité pour faire de contrat, et vos 800 francs seraient donnés en pure perte. Gardez donc votre argent pour faire des affaires, et achetez de l'épicerie ou des bas de soie. Vous aurez très vite un bénéfice appréciable. Mais, je vous en prie, ne grossissez pas le nombre des dupes !

R. F. G. — Charlie Chaplin, Beverly Hills, Hollywood, Californie.

M. P. DUPONT. — 43, rue Masséna, à Lille, désire correspondre avec des lectrices habitant Lille, Bruxelles ou Paris.

Le MOÛTE CHEVETTE. — Entendu, j'ai trouvé votre correspondante, elle va vous écrire sous peu. Mais il faut que vous m'envoyiez votre adresse particulière. Quant au double exemplaire, j'ai fait le nécessaire à la revue, et vous remercie de votre honnête démarche.

RAYMOND CHEVET, cours de Saint-Cyr, Lycée Saint-Louis, serait heureux de faire connaissance épistolairement d'une jeune Parisienne, assistant aux présentations ou suivant les principales productions de films.

PARANONYM. — A. M. Jourjon, 12, rue Gaillon, pour le Studio d'Épinay, et à M. Natan, 6, rue Francœur, pour le studio de cette rue. Mais il faudra justifier votre désir. 2^e Qu'en voulez-vous faire ? Vous pouvez toujours écrire à M. Kamenska, 26, rue Fortuny pour qu'il vous donne à lire la copie d'un des scénarios de films déjà tournés par sa firme de production : Albatros. Mais je doute que quiconque donne à quiconque l'occasion de cela. Un scénario, c'est une chose secrète, et seul le metteur en scène en peut disposer. 3^e Oni, Henry Lepage, tout en étant un de nos spirituels confrères, est metteur en scène. Il a réalisé : Une aventure de la rue, et tourne actuellement chez Natan un film sonore et parlant pour Pathé-Natan.

MONTE-CRISTO. — Vous n'avez qu'à écrire à Fernand Weil et lui dire votre désir en indiquant que vous payerez le tirage de la série de photos. Il vous enverra certainement contre remboursement ces photos (si du moins il lui en reste). D'ailleurs je verrai sans doute M. Weil et je vous recommanderai à lui afin qu'il vous donne satisfaction si c'est en son pouvoir. Mais envoyez votre adresse, soit à M. Weil, soit à Cinéma.

ADMIRATRICE DE CHARLES ROGERS. — Mon Dieu ! comme ce petit jeune premier attire dans son sillage de jeunes femmes éprises... La Tragédie de New-York n'est pas encore arrivée en France. Attendez qu'on l'édite. Le jeu de Charles Rogers ? Mais il est charmant, plein de feu, de jeunesse et de gaieté. Êtes-vous contentes ?

AUX ADMIRATRICES DE JAQUE CATELAIN. — Le sympathique artiste me prie de faire savoir aux jeunes femmes qui désirent recevoir une photo, qu'elles veulent bien joindre à leur lettre 3 fr. 50 en timbres, pour indemnité de tirage de photos, développement, etc.

PELLETTI ANGE. — Paulette Berger fait du cinéma assez rarement. On ne l'a pas vue depuis La Veine, et c'est dommage. Elle est Française, Parisienne, même, je crois. Mais oui, La Veine était un bon film, très français et très clair d'esprit. Réalisé par René Barberis, Paulette Berger a paru dans Amour et Carburateur.

le bain
Ma Mousse fait maigrir
rapidement et sans danger

Rigoureusement surveillé par l'Institut Médical de Stockholm, sous le contrôle de la FACULTÉ DE MÉDECINE, le véritable bain moussoux Suédois Syffid, tout en faisant perdre de 3 à 4 kilos par mois

Pharmaciens - Parfumeurs
Herboristes
Grands Magasins, etc

INOFFENSIF, FORTIFIANT, BIENFAISANT
Recommandé aux personnes ayant la peau très sensible

DÉPOT : 57, rue de la Chaussée-d'Antin, Paris
TÉL. CENTRAL 92-45

Chaque être a sa personnalité et son charme.

Le talent de l'Artiste Photographe

ROGINSKY

consiste à les mettre en valeur.

Voyez-le à son studio
53, AVENUE DES TERNES
une visite vous convaincra.

Une remise de 10 % est réservée à nos lecteurs. TÉLÉPHONE : GALVANI 37-32

M. Marcel Journet, de l'Opéra.

TARIF DES ABONNEMENTS :

FRANCE	ETRANGER :
(tarif A réduit) : 5 mois, 22 fr. ; 6 mois, 40 fr. ; 1 an, 75 fr.	Grande-Bretagne et Colonies anglaises (sauf Canada), Irlande, Islande, Italie et colonies, Japon, Norvège, Pérou, Suède, Suisse : 3 mois, 24 francs ; 6 mois, 46 fr. ; 1 an, 90 fr.
(tarif B) : Bolivie, Chine, Colombie, Danzig, Danemark, Etats-Unis, Les abonnements partent du 1 ^{er} et du 3 ^{er} de chaque mois	

REPRESENTANTS GENERAUX
GRANDE-BRETAGNE : Dolores Gilbert, Tudor House, 36, Armitage Road, Golders Green, N. W. 11.
ALLEMAGNE : A. Kossowsky, Reichskanzlerplatz, 5, Charlottenburg, Berlin W. Tél. : Westend 242.
ETATS-UNIS : Jacques Lory, 1726 Chirooke Av., Hollywood, California.

GRAV. ET IMP. DESFOSSES-NEOGRAVURE



MARCELLE JEFFERSON-COHN DANS « LE COLLIER DE LA REINE »,
OU TOUTE LA GRACE DU XVIII^e SIÈCLE RESSUSCITÉE PAR LE CINÉMA FRANÇAIS